

URGENCE SOCIALE, L'AUTRE SCÈNE DE LA RESTRICTION

par Sandra Meshreky

<http://www.leparisien.fr>, 2011



« À Paris, le Samu social n'accueille plus les femmes », titre Libération du 30 Juin 2011. « Le Samu social menacé par une coupe budgétaire de 25% » relaye Marianne le 1er juillet. « Coupes budgétaires », répète bêtement sur TF1 le JT de 20h du 9 juillet. « L'accueil d'urgence en péril » insiste Le Monde du 13 juillet. Sur le terrain, « 100% des femmes rencontrées la nuit sont laissées à la rue » et « 90% des familles restent sur le trottoir », précise L'Humanité du 15 juillet. Par famille, il faut notamment entendre les femmes enceintes ou avec leurs enfants.

La psychanalyse offre pourtant un autre éclairage sur cette actualité dramatique de l'hébergement d'urgence. Elle sème résolument le doute sur la nature de la restriction à laquelle il faudrait absolument croire. Sur une *autre scène*, en effet, la restriction dont il s'agit n'a rien de budgétaire. Pas plus que l'économie en question n'est financière. Chacune est bien plutôt l'écran d'une inavouable frustration.

Si le mouvement d'opposition et sa médiatisation commencent avec la fermeture définitive du centre d'hébergement d'urgence Yves Garel le 30 juin, ce n'est pas un hasard. Yves Garel était le dernier centre mixte de Paris : le seul à héberger sous un même toit des hommes et des femmes.

C'est dire qu'il était le seul aussi à reconnaître ses accueillis comme des individus sexués, des sujets à part entière, des êtres non seulement de besoins mais aussi et surtout de désirs.

À Yves Garel, la rencontre amoureuse était rendue possible. Et sa seule possibilité institutionnelle suffisait à y garantir la dignité humaine.

Alors pourquoi s'acharner à déshumaniser à ce point les sans-abri, si ce n'est parce que la force de leur liberté *insu-porte* ?

Oui, les S.D.F. désirent et jouissent. Et il y en a que ça dérange : de toute évidence, ceux qui ne jouissent pas. Oui, les S.D.F. sont supposés oisifs. Et il y en a que ça rend maladivement *jalouissants* : assurément, ceux qui s'asservissent à l'économie même dont ils nous rabâchent...

Mais une telle gestion est loin d'être sans risques. On ne saurait impunément faire comme si les sans-abri n'existaient pas, en les repoussant toujours plus loin aux bords de la cité. Si la psychanalyse n'a que faire de la morale, le point de vue est seulement pulsionnel. Car, tel un symptôme qu'on s'obstinerait à refouler, les sans-abri réapparaîtront. Probablement plus dangereux pour eux-mêmes et pour les autres.

À long terme, si l'exclusion devient tout à fait forclusion, son vacillement fera tomber avec elle la société qui les engendre. À court terme se propage déjà l'infaillible corollaire du déni : l'angoisse ...